

LE MONDE ILLUSTRÉ

N° 3034. — 60^e Année.

SAMEDI 12 FÉVRIER 1916

Prix du Numéro : 0 fr. 60

Rédacteur en Chef : ALFRED-JOUSELIN



PARIS A FAIT AUX PITOYABLES VICTIMES DU ZEPPELIN DE GRANDIOSES ET ÉMOUVANTES FUNÉRAILLES

A travers les rangs d'une foule très dense et profondément impressionnée, des fourgons avaient amené, à l'église Notre-Dame de la Croix, les vingt-trois pauvres cercueils que, sur le parvis du sanctuaire, attendait Mgr Amette, archevêque de Paris. La cérémonie fut superbe et des plus émouvantes. Lorsqu'elle eut pris fin, on plaça les humbles bières sur des prolonges tendues de noir et voilées de violet, que conduisaient des artilleurs, en casque, venus peu avant de Berry-au-Bac. Et Paris fit cortège aux victimes du crime allemand.

CHRONIQUE DE LA SEMAINE

Haine

Je ne sais quel ministre ou quel bourgmestre allemand a insinué l'autre jour, au Kaiser, en le félicitant à l'occasion de son anniversaire, que les Allemands n'ont « tiré l'épée du fourreau » que parce qu'ils ont été provoqués par l'Europe ; mais « qu'ils soupirent » après la paix.

Je n'en doute pas ; mais il faut reconnaître qu'ils ont une façon de « soupirer » qui n'est pas ordinaire. Voilà des gens qui attaquent nos poilus à jets de liquides enflammés, qui envoient leurs zeppelins tuer, au hasard, des vieillards et des enfants, sans aucun profit stratégique, qui empoisonnent nos soldats avec leurs gaz asphyxiants, comme si leur mauvaise odeur naturelle ne suffisait pas, qui déménagent nos mobiliers, se saoûlent avec notre vin, brûlent nos maisons, brutalisent les femmes, démolissent nos cathédrales, « barbotent » nos argenteries et qui ont l'aplomb de prétendre à la face de l'univers ébahie, qu'ils travaillent ainsi à une œuvre sublime de pacification, de concorde et de *culture* ! Au vrai, malgré leurs prétentions, ce sont des brutes, les plus fourbes et les plus malfaisantes de toutes les brutes : en un mot ce sont des Allemands, — de ces Allemands dont notre vieux chroniqueur *Froissart* écrivait déjà : « — Voilà des gens avec qui il faudrait éviter de se commettre, gens hors de règle, de raison, pires que les mécréants ou sarrasins, gens sans pitié et sans honneur, maudits soient-ils. »

Je n'ignore pas que, en ressassant ces choses, déjà mille et mille fois dites, on attriste et l'on inquiète certains esprits pacifiques ou timorés, certains rêveurs d'embrassements universels, qui s'imaginent que « tout s'arrangera », que, cette fois encore, la paix conclue, nous rouverrons à nos ennemis d'aujourd'hui, devenus « des frères », les portes de nos cités, de nos maisons et de nos coffres-forts. Pourquoi entretenir la haine ? disent ces bonnes gens ; pourquoi l'attiser ? Et ces utopistes gémissent d'entendre les « qualifications désobligeantes » sous lesquelles nos écrivains désignent « le malheureux Guillaume II » : l'un d'eux avoue et imprime que le terme de *Boches* « l'offusque absolument ». Il paraît même que ces pauvres Allemands sont navrés quand nous les traitons de *barbares* : notre Anatole France leur ayant décoché cette épithète, leur a causé un réel chagrin ; ce jugement, émanant d'un écrivain si fameux, les a surpris et attristés. Et certains de nos compatriotes nous recommandent la modération, nous mettent en garde contre le parti-pris ; ils souhaiteraient que nous fussions courtois envers l'Allemagne pour éviter d'envenimer encore un malentendu regrettable.

Il faudrait s'expliquer : est-ce que les Boches, — je tiens à ce mot s'il est vrai qu'il les exaspère, — est-ce que les Boches nous donnent l'exemple des ménagements et de la mansuétude ? On ferait, au contraire, un dictionnaire de rimes en rassemblant toutes les invectives dont leurs gazettes et les écrits de leurs plus savants professeurs croient nous accabler : l'un de ceux-ci, qui devra à la guerre actuelle une célébrité universelle, en raison des extravagances épiques que l'infatuation la plus kolossale lui inspire périodiquement, le désormais immortel Wilhelm Ostwald écrit : « L'anéantissement de l'Allemagne équivaudrait à la perte de valeurs morales si hautes et si considérables qu'il nous serait indispensable de vaincre rien que pour les conserver. Il s'agit, en premier lieu, de la plus noble et de la plus sublime floraison de toute culture. Si la coalition d'une ambition frénétique, — (ceci vise la Russie) — d'une rancune héréditaire, — (ça, c'est pour la France) — et d'un sordide esprit de boutique, — (attrape, Angleterre !) — devait triompher de l'Allemagne, ce serait dans la vie des peuples une telle victoire des *bas instincts* sur les instincts élevés, de la brute sur l'homme, ce serait un tel recul moral, que la ruine de toute la civilisation européenne s'ensuivrait... L'alliance des *brigands* se rompt nécessairement et infailliblement au moment où, la proie étant à terre, ils s'entre-déchirent pour le partage des dépourvus, et la défaite de l'Allemagne serait, en Europe, le

point de départ de luttes interminables et sauvages entre les Etats » qui l'auraient vaincue.

Un autre, dans une conférence applaudie à Charlottenbourg, prononce cette phrase phénoménale qu'il faut citer textuellement : « — Si le soldat français n'hésite pas à attaquer un ennemi par derrière, le droit des gens ne peut rien lui enseigner ; et si le soldat allemand respecte les femmes et les enfants, ce n'est point parce que le droit des gens le lui ordonne, mais parce que son cœur lui dicte sa conduite ! » Dès le 14 août 1914, on proclamait, on imprima en Allemagne que les Français étaient terrassés : « Ce qui a fait leur défaite, c'est leur manque d'initiative, le mauvais état de leurs munitions, l'absence totale de courage ». Désormais on ne craint plus, ni les Russes ivrognes, ni les Anglais mercantiles, ni les Français lâches et mal équipés, « et ceux-ci, dans leur incursion à Mulhouse, se sont montrés en outre si sauvages envers la population alsacienne que toute cette population, même les éléments les plus français jusqu'ici, s'est solidarisée avec l'Allemagne ! »

Les Boches avaient ces bourdes énormes, — à défaut d'autre nourriture qui se fait rare, — avec une glotonnerie manifeste ; mais, puisqu'ils se vantent d'avoir inventé *l'esprit critique*, comment accordent-ils ces rapports officiels avec d'autres rapports, non moins officiels, relatant les amendes, les emprisonnements et les fusillades que les *kommandantur* et les conseils de guerre de toute l'Alsace ne se lassent pas de prescrire et d'ordonner pour tenter de réprimer, tant bien que mal, l'élan du pays, frémissant d'espoir au bruit de notre canon et préparant en secret les chères cocardes aux trois couleurs de France, proscrites depuis quarante-cinq ans ? Par la terreur seule, l'Allemagne contente encore cette population qu'elle se plaît à décrire comme *solidarisée avec elle*, et qui, en un demi-siècle, l'a prise davantage en horreur, à mesure qu'elle la connaissait mieux.

Mais poursuivons la revue des améités dont les doktors et les gazetiers du Kaiser sont prodigues à notre égard : en voici un qui, affublé du titre singulier de *conseiller sanitaire secret* (?) assure, dans la *Gazette de Cologne* que le peuple français « n'est pas médicalement responsable ». Et il développe ainsi sa thèse : « Le cerveau de la France ne s'est pas remis de la grande secousse qu'il a éprouvée en 1870. Tout prédisposait ce malheureux pays à cette déchéance. L'incomparable vanité du Français, son admiration de soi, la conviction de sa supériorité, l'ont empêché de profiter de la leçon que la Prusse lui a donnée. Nous avons assisté, — c'est toujours le *conseiller sanitaire secret* qui parle, — nous avons assisté, depuis quarante ans, à un véritable détraquement cérébral de ce peuple déchu, c'est un mélange de présomption imbécile, de puissance sadique, qu'on ne trouve que chez les internés des maisons de fous. Nous avons à faire à un état hystérique qui se traduit par la vanité, la susceptibilité, l'impulsivité, alliées à un amour sans bornes de la phraséologie ampoulée et redondante, et au mensonge perpétuel, tares significatives des dégénérés ».

Il n'est pas sans intérêt de noter le nom du Boche téméraire qui nous juge ainsi, présomptueux, menteurs, et imbéciles : il s'appelle le docteur Broda : il paraît que c'est un savant considéré outre-Rhin, et ceci donne une étrange idée de la mentalité boche, mais, puisqu'ils ont de nous cette déplorable et unanime opinion, que venaient-ils donc faire chez nous, ces Allemands de tous rangs et de toute condition ? Quel profit espéraient-ils tirer de la fréquentation de ce peuple déchu et réduit au dernier degré de l'abêtissement ? Car, je ne me trompe point, n'est-ce pas ? Avant le 1^{er} août 1914, ils vivaient chez nous au nombre de deux millions, sans compter ceux qui, pour ne pas avouer qu'ils étaient Allemands, s'y présentaient comme Luxembourgeois, comme Suisses, ou comme *tyroliens, amis des Français* ! Ils assiégeaient nos bureaux de naturalisation, afin d'obtenir, à force de platitude et de faux certificats, le droit d'être chez eux dans cet asile d'aliénés. Ils étaient partout ; nos concerts jouaient leur musique, on s'empressait à les servir dans nos bibliothèques, ils régnait à la Bourse, on leur livrait nos usines, on acceptait leur camelote, on les installait, on les choyait, on leur faisait fête. Eux, obséquieux et dissimulés, vantaient les charmes de la douce France, déclaraient ne

pouvoir vivre heureux ailleurs que chez nous, espionnaient copieusement, empochaient notre argent, et écrivaient à leurs concitoyens que nous étions le rebut de l'humanité. En réalité, ils ne pardonnaient pas à la France de n'être point morte en 1870. Ils regrettaiient de ne pas l'avoir achevée, en lui prenant plus de territoire et plus de milliards, et tous, du plus infime au plus puissant, du pauvre terrassier qui cassait des pierres sur nos routes, au gros financier lippu qui avait sa loge à l'Opéra, ils guettaient l'heure où l'Allemagne pourrait se jeter sur notre pays, pour lui faire le *coup du père François* et le détruire à jamais.

La haine de la France est chez eux, et plus particulièrement en Prusse, un sentiment héréditaire : elle date du temps où Berlin n'était qu'un misérable hameau alors que Paris rayonnait depuis longtemps sur le monde : elle est faite d'envie pour notre richesse, de dépit pour notre élégance morale, de méfiance pour notre franchise, de jalousie pour notre prestige, de toutes sortes de rancunes, vieilles de seize siècles et soigneusement entretenues sous des dehors d'humilité et de soumission. Même notre insouciance de leur force sans cesse accrue, même notre incompréhensible oubli de leurs attentats, leur paraissaient insultants et dédaigneux. Cette haine, leurs philosophes, l'ont cultivée scientifiquement ; leur Kant, leur Fichte, leur Nietzsche et tant et tant d'autres, qui gardent chez nous encore des admirateurs et des défenseurs, l'ont théorisée et rendue méthodique ; elle s'est grandie de leurs ténèbreux raisonnements, de leur inintelligence de notre génie latin, de leurs obscénités mêmes, si contraires à la clarté et à la netteté qui nous sont chères. On l'a inculquée aux marmots en bas âge, on en a inoculé le virus dans les veines de toute la nation ; on l'a nourrie du souvenir de nos victoires, de l'appréhension de notre vieil esprit de conquêtes, de la crainte de nos revanches ; elle est devenue ainsi partie intégrante de tout Allemand ; et, par miracle de duplicité, cette haine a été, comme par une entente unanime, studieusement cachée sous une affectation d'admiration et de servilité : ces Boches, façonnés à la courbette et aux soufflets, ont fait mine de supporter, sans blémir, toutes les avanies et toutes les humiliations, dans l'espérance qu'un jour viendrait où ils pourraient se démasquer enfin et se ruer sur nous, afin de nous faire expier leur propre bassesse et leurs déférences hypocrites. Cette haine est inguérissable et irréductible : elle creuse entre les deux races un fossé qui ne sera jamais comblé.

Et, puisque l'ennemi s'est enfin montré tel qu'il est, que du moins les aveugles qui songent encore, malgré tant d'expériences, à une fraternité future et à une réconciliation impossible, ne « se scandalisent plus », si nous traîtons d'imposteurs, de fourbes, de voleurs, d'assassins, de barbares, ces gens qui ne se gênent pas, eux, pour nous traiter de lâches, de pourris, de sauvages, de sadiques, de déments, de menteurs, d'hystériques, de dégénérés, d'impulsifs, de brigands et d'imbéciles. Nous mériteraient cette dernière épithète, si dès aujourd'hui nous n'étions pas résolus à n'avoir plus pour ces hypocrites impénitents que mépris, aversion et méfiance ; si, n'imposant pas violence à notre générosité traditionnelle, nous acceptions de les considérer comme des adversaires avec lesquels il est permis de traiter, et si nous n'inspirions pas à nos enfants une haine égale à celle que professent pour nous ceux que *Froissart*, il y a bien des siècles, appelait déjà « les maudits ».

G. LENOTRE.

N. d. l. R. — Comme corollaire à l'article de M. Lenotre, nous relevons le projet récemment développé par un des nos grands frères quotidiens, et dont la réalisation sera l'un des meilleurs moyens d'entretenir et d'accroître cette *haine* que désormais nous devons tous nous faire un devoir de ne point abjurer. Il s'agit d'une « Exposition du vandalisme allemand », qui doit s'ouvrir à Paris. Ce sera, à l'heure actuelle, un puissant adjoint pour perpétuer nos regrets pour nos trésors d'art mutilés mais surtout nos colères et notre indignation contre ceux qui ont commis un aussi affreux sacrilège. Cette œuvre essentiellement patriotique aidera à réaliser le vœu de notre éminent collaborateur, et nous applaudissons d'avance à cette manifestation qui sanctionnera notre volonté de venger toutes injures faites à la terre française.

JOURS DE GUERRE

JEUDI. — Un couloir éclairé à l'extrême par une seule fenêtre. Le jour d'hiver y pénètre confusément. De chaque côté, des portes vitrées donnent sur des pièces où l'on aperçoit dactylographes, bibliothécaires cherchant des fiches dans des casiers, employés à des bureaux, au milieu du va-et-vient d'une organisation florissante.

Sur chaque porte, une petite plaque de cuivre est frappée d'un dessin léger fait de points en relief... Les gens qui vont et viennent n'ont point la démarche précipitée, trépidante, que le cinéma donne souvent aux personnages qui animent les scènes projetées sur les écrans et qui prennent si vite l'air « mystères de New-York » étourdissant, qu'on trouve dans de si nombreuses maisons de commerce, banque, etc., — sauf dans les administrations de l'Etat. Une sorte de douceur empreint les mouvements des figurants qu'on voit passer, qui avancent à pas mesurés, feutrés, légèrement fléchis sur les genoux, et qui tendent les mains en marchant, comme pour prévoir un obstacle avant de s'y heurter.

Nous sommes chez les aveugles, dans une de leurs ruches. Ils y tiennent tous les emplois, avec des aptitudes surprenantes. Leur réussite est bien le spectacle, non seulement le plus émouvant, mais aussi le plus réconfortant qui soit pour ceux que la misère d'autrui atteint dans les profondeurs de la sensibilité. Ces hommes, ces femmes que je vois occupés à écrire, à lire, à mettre en ordre le mouvement des fiches nécessaires par une importante bibliothèque de prêts, qui reçoivent à leur bureau, qui accompagnent le visiteur au pied de l'escalier, ont à jamais cessé de percevoir la lumière du soleil ou n'en ont jamais été pénétrés.

L'Association Valentin-Haüy, où je suis venu cet après-midi, rue Duroc, non loin des Invalides, a trouvé dans la guerre une raison de plus d'exister et d'ajouter aux services innombrables qu'elle a rendus depuis sa fondation, de plus nobles, de plus heureux encore.

On compte actuellement parmi les victimes de la guerre, plus de douze cents aveugles. Le dernier printemps, le dernier été, ils pouvaient admirer encore tout ce qui nous charme. Ils vivaient. Le sourire de leur mère, la bonne mine de leur enfant, les yeux de leur chien fidèle, l'horizon de leurs pr's ou les rayons de leur bibliothèque, ils pouvaient tout embrasser. Un rideau de fer est tombé entre eux et le monde. Ils ne sauront plus que la robe de la bien-aimée est rose, que ses boucles sur son front nacré répandent l'ombre légère d'un nuage de printemps sur les pommiers en fleurs. Ils ne verront plus autour de la table le visage de leurs amis, ni les fleurs sur la nappe, ni, dans les verres, le vin, topaze ou rubis. Ils ne pourront plus lire que du doigt, sur les pages de velours rugueux du Braille, les écrits des morts, qui appartiennent à tous cependant, qui sont à chacun de nous un ami fidèle, affectueux, complaisant, si mystérieusement présent toujours et lointain...

On ne pense aux aveugles, on n'envisage leur sort, on ne pénètre au milieu d'eux qu'avec une sorte d'amertume de cimetière aux lèvres, l'appréhension que nous cause, d'ailleurs parfois presque sereine, le voisinage des tombes.

Pourtant, voici dans le Musée un jeune soldat qu'accompagnent sa sœur plus âgée et un bébé. Il eut les yeux crevés à la guerre. Il est en convalescence, puisqu'il porte encore l'uniforme. A peine entré dans la salle, le trio vient de s'arrêter devant un lion de bronze, œuvre d'un sculpteur aveugle, Louis Navat, dit Vidal, mort en 1892, à plus de soixante ans et qui avait perdu la vue à vingt et un. La sœur explique le bronze, lit à mi-voix la notice placée devant le socle. L'aveugle est tout souriant. Sans doute, surgit en son esprit le fauve dont on l'entretient. Il l'imagine. La voix de sa sœur lui a déjà composé une sorte de douce ambiance, dans laquelle il recrée les choses. Pour les aveugles, le timbre de leurs familiers remplace cette atmosphère que le soleil, avec le concours des nuages, leur densité, leur étendue et l'heure, rendent pour nous livide ou dorée, pesante ou légère. Certaines voix font le chant ou l'aurore dans leur âme, d'autres sont

comme des paysages dévastés, d'autres ont l'intense et fulgurante rigidité de la foudre.

**

M. Vielhomme, le conservateur du Musée, atteint de cécité lui-même, nous fait oublier bientôt son malheur. Le sourire ne s'efface pour ainsi dire jamais de ses lèvres. Sa démarche hésite si rarement ; il sait se diriger avec tant de précision vers l'armoire où il trouvera l'objet qu'il désire nous montrer, il prend dans la caisse où il l'a placée, la clef de cette armoire avec tant de facilité que nous ne visiterions point la maison avec plus d'aisance en compagnie d'un clairvoyant.

Nous montons à la bibliothèque, contenant 40.000 volumes. De minces pancartes écrites en Braille indiquent le genre des ouvrages renfermés dans chaque travée. Nulle part de désordre, de négligence. Nous nous sommes arrêtés pour parler au dactylographe auquel une jeune femme est occupée à dicter une lettre. Cette lettre ne serait pas mieux « tapée » par un professionnel. Sur le clavier, jamais les doigts n'hésitent. Le petit tintement qui annonce une ligne finie se fait entendre aussi régulièrement que dans toute administration où ces machines sont employées.

Les frères nouveaux que la guerre leur octroie en si grand nombre sont la grande préoccupation des aveugles. Ils tiennent à leur persuader, avec une sollicitude admirable, que la privation de la vue ne retranche pas un homme de l'humanité, qu'il peut trouver encore quelque douceur dans l'enfer où la fatalité l'a fait descendre. Son indépendance même ne lui est pas enlevée puisqu'il peut se procurer sa subsistance par le travail. Le travail ! Jamais ce mot n'incarna plus de rédemption, ne parut si voisin de Dieu que lorsqu'il s'agit de l'aveugle.

M. Lotz, privé de la vue comme M. Vielhomme, dirige les ateliers de la rue Duroc. Ces ateliers, il fallut en quelque sorte les improviser. On réalisa des miracles. Jésus n'a-t-il pas voulu naître dans une étable ?... Il me plaît que ces aveugles, à tâtons, aient logé leurs frères cadets dans des hangars qui servaient jadis de rasserie. L'humble aménagement nous va plus directement au cœur que ces installations « modèle » et « type » qui ne paraissent jamais servir qu'à flatter la vanité des organisateurs et faire gagner de l'argent à de peu sympathiques et avides intermédiaires. Il faut passer de la maison principale aux dépendances par un ingénieux système d'escaliers de fer qui chevauchent des toits. Notre guide aveugle s'y conduit avec l'aisance qu'un profane trouve aux doigts d'un pianiste courant sur le clavier.

Le chauffage central a été installé dans l'espèce de longue cage vitrée où nous pénétrons. De petits établissements de bois blanc s'y suivent, à la file, le long des parois ; devant chacun d'eux, un homme, debout ou assis sur un haut tabouret, travaille... Ce sont des brosses, des balais que confectionnent à cet étage-ci ces ouvriers nouveaux, dont certains ne sont encore qu'à la période de l'apprentissage. Cependant, leur ouvrage n'offre point le côté improvisé, gâché, des débutants. Le dessus de la brosse, percé de trous réguliers, plus ou moins grands, plus ou moins rapprochés, selon la qualité des brosses exécutées, forme comme une sorte de massif canevas, dans l'épaisseur duquel ils nouent les soies, le crin, les fils de cocos avec lesquels sont exécutés les objets fabriqués par eux. Il y a là des ustensiles grossiers pour l'office d'autres plus fins pour les habits. Dans quelque temps ils se mettront à la fine brosserie employée pour les cheveux.

Une invincible, une pesante timidité paralyse le visiteur. Quels regrets, quels reproches pourraient sortir des lèvres de ces victimes. De toutes les mutilations que la guerre multiplie obscurément, de tous les maux créés par elle, la cécité n'a-t-elle pas toujours semblé le plus affreux.

Je crois entendre le cri de saint François pendant sa méditation : *Pourquoi moi ! Pourquoi moi !*

**

Les aveugles ont quitté l'uniforme. Ils sont vêtus en ouvriers comme ils l'étaient, comme ils le seront désormais. Un seul a conservé son ancienne tenue. Il était de la classe 14. Il porte l'ample habit et le bonnet des turcos, il est

blond et pâle. L'établi devant lui est vide. Mon guide, qui promène ses mains sur chacune de ces planchettes devant lesquelles nous faisons halte, l'a remarqué aussitôt :

— Vous ne travaillez pas ?...

— Non, je me repose...

Un indicible accent donne à ces paroles quelque chose du sifflement d'un serpent parmi les herbes : Je me repose... Traduisez, une heure d'amertume affreuse, le dégoût de la vie, l'égoïsme de tout nouvel effort : Je me repose ! Pauvre enfant, de quelle intonation de faubourg, mais avec quelle tragique désespoir, il les a soupirés, ces mots... Une cicatrice, comme les zébrures en étoile d'un éclatement, montre sous l'oreille gauche, dans la charpente de la mâchoire quelle blessure épouvantable il reçut...

— Je me repose...

Je crois entendre ces mots de *resurrectionem et d'eternam* dont les prêtres vêtus de noir aspergent les catafalques.

La main qui s'était soulevée sur l'établi et qui retombe a rencontré la mienne. De quel cœur je voudrais l'étreindre, mais il l'éloigne aussitôt. Et les jambes balancées, les bras appuyés de chaque côté sur les établis voisins, la tête inclinée il demeure comme perdu dans une affreuse contemplation.

Ses voisins font un vif contraste avec lui. Leur visage s'éclaire à la moindre parole ; ils tendent la main. Les compliments que sur leur travail on leur adresse, les traversent d'une subite et douce chaleur.

Nous voici devant l'établi d'un breton auquel, non seulement la vue fut ravie, mais auquel manque la main et le bras gauches jusqu'à hauteur du coude. On a remplacé ce bras par une sorte de rondin de bois auquel un crochet de métal est fixé. Avec ce crochet, avec sa volonté surtout, l'aveugle manchot fabrique des brosses. Quand il retournera là-bas, vers Ploërmel, qu'environnent les landes roses, il pourra gagner son pain, n'être pas une charge pour les siens, les aider même. Il y a toute une famille, tout un pays, tout un avenir qui veulent percer et sourire autour de cet homme, dans le mystère de ces molécules qui gravitent dans l'orbite d'un être vivant...

Au rez-de-chaussée, nous en trouvons qui sont occupés à canner et rempailler des chaises. Dans un angle par terre, j'en devine un qui confectionne un panier. Il semble tenir au sol. A peine le discerne-t-on parmi les ombres... Il lève la tête et je vois le rire blanc de ses dents... Brutale impression, qui évoque le réalisme de certaines toiles espagnoles Valdes Leal ou Zurbaran.

Et puis, ailleurs, dans une sorte de cellule qui sert de parloir pour ceux qui veulent causer en sécurité avec les leurs, je trouve un jeune homme incliné sur une table et qui suit de la main droite, en soupirant les lignes en relief d'un volume.

— J'ai la migraine... Oh ! que j'ai mal à la tête, dit-il.

— Vous ne voulez pas montrer à Monsieur comme vous vous êtes bien mis à la machine à écrire ?

Il referme le gros volume, et nous le tend. Ensuite, il soulève, sans avoir hésité, la housse de cuir de la machine placée à côté de lui... Alors seulement je m'aperçois que ce jeune aveugle qui veut être dactylographe n'a plus de main gauche...

Nous lui dictons une phrase. Il a tâtonné pour placer la feuille dans l'appareil. Mais il y est rapidement parvenu... Les doigts frappent les petits disques blancs. Bientôt, la phrase est écrite sur le papier, sans une erreur.

L'enfant était électrique... avant !

— Au moins, me dit-il, au moins, quand je saurai écrire, je pourrai garder mon indépendance.

Son *indépendance* !... La petite cellule mal éclairée me paraît resplendir. Tant de volonté l'illumine d'un rayonnement surhumain. Que ferons-nous jamais pour ces martyrs, serons-nous jamais à la hauteur de leur héroïsme. Les mots manquent pour se quitter d'un pareil homme.

Et je connais des gens inoccupés — et qui préfèrent ne savoir que faire de leur temps !

ALBERT FLAMENT.

Traduction et reproduction réservées.



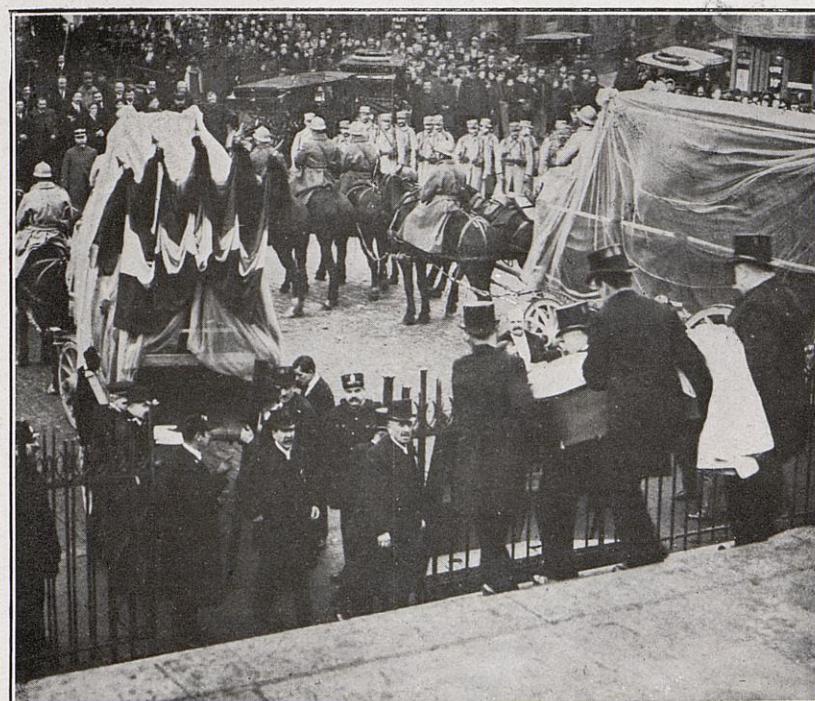
APRÈS UNE VICTORIEUSE OFFENSIVE. — Nos braves « poilus », ayant obtenu l'autorisation d'aller de l'avant sur un point de notre ligne, ont culbuté tout ce qui se trouvait devant eux, et ont conquis quelques tranchées adverses. Sur le terrain qui, longtemps, fut l'interland entre les deux armées, ils ont trouvé de nombreux cadavres allemands. Ils les ont placés au fond de la tranchée, et, philosophiquement, se sont installés sur l'emplacement enlevé de vive force.



Les couronnes offertes à chacune des victimes.



La délégation des Dames de la Croix-Rouge.



On transporte les cercueils sur les chars funèbres.



Les prolonges d'artillerie sur lesquelles sont placées les victimes.



Le cortège impressionnant gagne le cimetière.



MM. Malvy, Dubost, Deschanel et les personnalités officielles.



De nos lignes de défense, on aperçoit à perte de vue d'immenses plaines imprégnées par les infiltrations du Vardar et du Galiko.

LETTER DE SALONIQUE

22 janvier 1916.

Mon cher ami,

La lettre que je vous ai écrite il y a huit jours vous est-elle parvenue ?

Je n'ose l'espérer. Notre service postal est lamentable et jamais on ne vit tant de courriers perdus. Vous qui êtes à Paris et qui avez un peu d'influence, vous devriez intriguer pour qu'on se préoccupe en France de l'amélioration de ce service, important entre tous.

Plus que les autres, les soldats qui sont en Macédoine, loin de la mère-patrie, ont besoin de recevoir régulièrement des nouvelles des leurs ; ils ont besoin en outre d'être certains que les lettres envoyées par eux sont, en cours de route, l'objet d'un soin particulier.

L'amertume de ne recevoir que des courriers vieux de quinze jours leur suffit amplement, je vous assure.

Ceci dit, je continue, comme je vous l'ai promis, à vous tenir au courant de notre situation.

Les fortifications autour de Salonique sont, à l'heure actuelle, à peu près complètement terminées.

Les batteries lourdes parties de France sont arrivées à bon port et ont gagné immédiatement leurs emplacements. Nous voici donc complètement « parés », comme disent les marins.

Notre défense forme une ligne continue de cent vingt-cinq à cent trente kilomètres.

Les tranchées creusées sur les flancs de collines rocheuses sont d'une solidité rare ; elles dominent de vastes et larges plaines dont une partie est imprégnée par les infiltrations du Vardar et du Galiko.

Ce sera, je pense, un passionnant spectacle que celui des Bulgaro-Boches pataugeant dans ces marécages sous le feu de nos canons de tous calibres.

Pour établir nos postes d'observation et nos abris on a dû faire sauter des quartiers de rocher à la cheddite. C'est vous dire qu'ils sont complètement garantis contre les marmites.

Nos amis, les Anglais, occupent une région



Campements tapis aux pieds d'énormes rochers, qui s'avancent dans la plaine, font songer aux âpres et rudes falaises de Bretagne poussant leur pointe dans l'Océan.

encore plus forte. Leurs batteries sont tapies dans les excavations d'une chaîne de collines qui s'étagent progressivement ; leurs lignes s'appuient, au centre, à des lacs absolument infranchissables et viennent à l'est aboutir à la mer.

Aucun point faible dans cette suite ininterrompue de tranchées françaises et anglaises que les flottes alliées prolongent aux deux ailes de toute la portée de leurs puissants canons.

**
Les ennemis continuent leur concentration à la fois dans la région de Monastir et dans celle de Guevgueli-Doiran. Ils n'ont pas encore franchi la frontière grecque. Néanmoins, par mesure de précaution, le général Sarrail décida ces jours passés de faire sauter certains ponts situés assez loin en avant de nos lignes. Un commandant du génie escorté de 3 compagnies d'infanterie et de 3 sections de mitrailleuses se rendit le 12 janvier à Demir-Hissar pour détruire le pont sur lequel la voie ferrée traverse la Belica, affluent de la Strumica.

Le capitaine de la compagnie grecque chargée de garder ce pont essaya de gagner du temps en parlementant, prétendant que des pourparlers étaient à ce sujet engagés entre le général Sarrail et le général commandant le corps d'armée grec.

Pendant cette conversation, les troupes hellènes des environs, prévenues par téléphone, s'acheminaient rapidement vers le pont, dans l'espoir que leur nombre impressionnerait nos soldats et que nous renoncerions à l'opération.

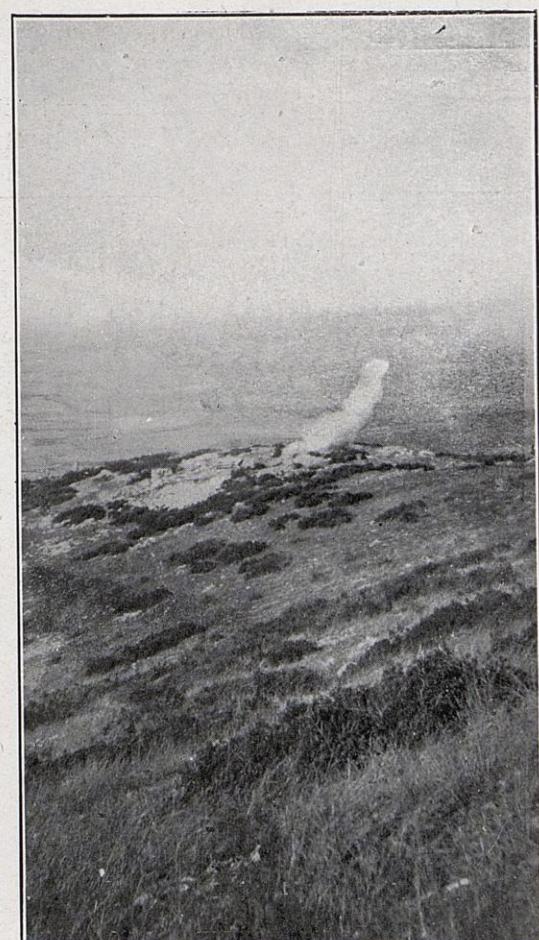
Comprenant la petite intimidation que l'on préparait, le commandant français hâta les choses et exécuta rapidement la destruction commandée. Il n'y eut pas le moindre incident.

En revenant il fit sauter un autre pont près de Kilindir.

L'émotion à Salonique fut, je dois le dire, assez grande, mais elle se calma très vite.

On comprit, en effet, que nous ne pouvions pas continuer à laisser passer au travers de nos lignes des trains se rendant en Bulgarie et à Constantinople, et qu'il serait imprudent de notre part d'attendre pour agir que le mouvement de l'ennemi fut commencé, son premier soin devant être, évidemment de se faire précéder par des éléments de cavalerie chargés de mettre la main sur les principaux ouvrages d'art.

La manière énergique et décidée du général commandant en chef l'armée d'Orient est loin de déplaire ici et je suis intimement persuadé que le gouvernement grec préfère de beaucoup être placé devant des faits accomplis.



Pour creuser nos postes d'observation et nos abris, on a dû faire sauter à la cheddite des quartiers de rocs.

LA FÊTE DE L'ÉPIPHANIE A SALONIQUE. — 1^o L'archimandrite se rendant à la cérémonie; 2^o L'archimandrite et le clergé bénissant la mer.

Il lui est plus facile, en effet, de formuler des protestations que de prendre des décisions.

Quant à l'opinion publique, elle varie comme le temps et l'attitude des officiers et des fonctionnaires vis-à-vis de nous passe alternativement de la plus grande cordialité à la plus froide réserve et vice et versa.

En ce moment, nous sommes au temps frais.

Pourtant on peut dire que nous avons plutôt gagné des sympathies. Il y a encore, pour les Anglais, quelques réserves que la courtoisie de nos alliés ne va pas tarder à faire disparaître. Quant aux Français, on peut dire qu'ils sont à présent fort bien vus de tous, même, et j'allais dire, surtout de la population turque.

Voici une petite anecdote personnelle qui vous intéressera.

Je vais l'autre jour acheter un objet quelconque chez des commerçants turcs (ce sont les mieux achalandés et les plus raisonnables). Je demande le prix :

— Soixante leptas.

— Oh ! Oh !... Et pour les officiers grecs ? 40 leptas, hein ?

— Non, monsieur, 80 leptas.

— ???

— Oui, voici nos prix. Pour les officiers français 60 leptas, pour les Grecs 80, pour les Anglais un drachme.

— Farceur.

Le jeune Turc qui me servait se mit à rire et ajouta :

— Evidemment, ce n'est pas vrai, mais c'est ainsi que nous pensons.

Et je vous assure qu'il ne mentait pas autant que vous pourriez être tenté de le croire.

La vie à Salonique a repris un cours tout à fait normal ; les commerçants font paisiblement fortune et souhaitent que notre occupation se prolonge indéfiniment.

Nous venons de traverser la série des fêtes orthodoxes. Au Jour de l'An (14 janvier) une musique militaire française se fit entendre le

soir sur la place de la Liberté, au milieu d'une assistance considérable. Les marches entraînantes plurent énormément. À la fin du concert, elle joua l'*Hymne grec* et la *Marseillaise*. Les acclamations retentirent alors. On crie : Zito Hellas ! Zito Galliko ! A l'Epiphanie (19 janvier) eut lieu la bénédiction de la mer.

Habituellement l'archimandrite et le clergé se rendent au bout d'une jetée en planches et lanceront dans la mer une grande croix que des

ont supportées, quand ils auront, pendant quelques semaines, mangé à leur faim, quand leurs régiments auront été reformés, réencadrés et rééquipés, ils formeront à nouveau une belle et vigoureuse armée.

Déjà quelques-uns sont sur notre front et travaillent à côté des soldats français. Ce sont ceux qui se trouvent dans les meilleures conditions physiques.

Je n'ai pas besoin de vous dire que la camaraderie est grande entre eux et nos poilus et que l'ordinaire fourni par notre intendance est fort apprécié de ces braves garçons.

Bons soldats, ardents, reconnaissants, ils nous rendent les plus grands services.

Le roi Pierre, vous le savez, est venu incognito passer quelques jours à Salonique. Il est resté au consulat de Serbie et n'a voulu voir que le général Sarrail et le général Mahon.

Nous ne l'avons donc pas aperçu et nous en avons été navrés.

Il nous eût été doux de saluer l'admirable soldat, le vieux monarque grandi par l'adversité ; mais nous avons compris sa réserve, son désir d'être seul, de se reposer, de se recueillir.

Et puis il était en territoire grec, chez ses alliés !!! d'hier, et comme il ne

tenait, sans doute, ni à les voir, ni à entendre leurs creuses et platoniques protestations d'amitié, il ne pouvait, par politesse, recevoir personne.

Au moment de son débarquement, les autorités helléniques avaient envoyé plusieurs compagnies pour lui rendre les honneurs.

S'apercevant de ce déploiement de forces, le roi fit aussitôt retourner sa bâtie et s'en alla aborder derrière son consulat.

Les soldats grecs dépités rentrèrent dans leur caserne. Les rapports en sont restés là.

Le Roi-soldat ne demande pas des haies d'honneur ; il réclame simplement l'exécution des engagements pris.

C'est, évidemment, plus difficile à obtenir.

Je vous serre très amicalement les mains.

Votre très dévoué X...



La foule se presse sur toutes les barques et tous les bateaux du port pour assister à la cérémonie.

plongeurs vont rechercher.

Cette année, la cérémonie fut écourtée. L'évêque s'arrêta au quai, lança une petite croix attachée à une faveur bleue et la ramena après avoir prononcé les prières.

Il s'en alla aussitôt à la grande déconvenue des photographes amateurs. J'étais du nombre.

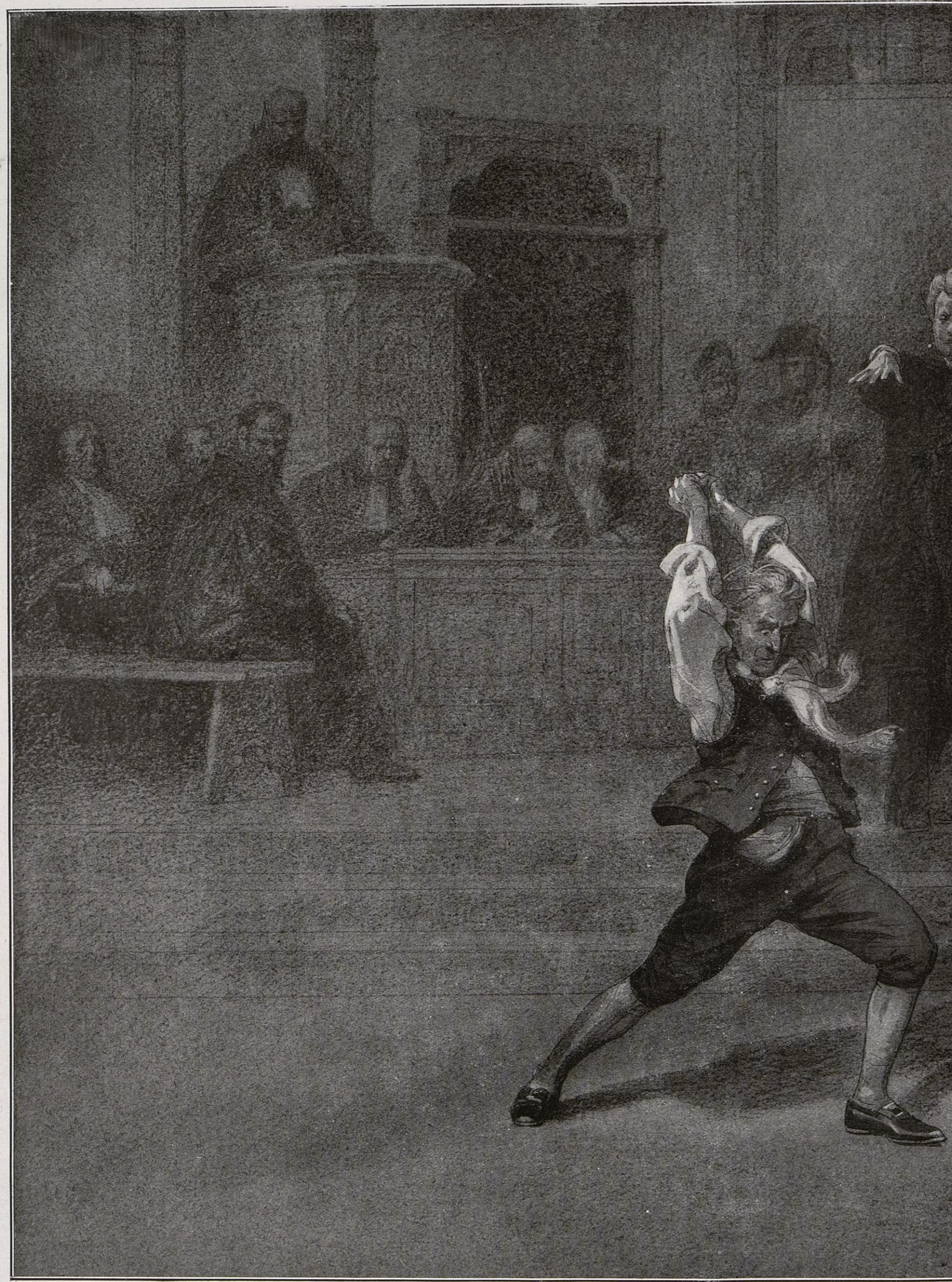
Beaucoup d'officiers et de soldats serbes sont arrivés ici depuis un mois.

La majeure partie a été embarquée aussitôt pour la France et pour Corfou.

C'étaient, pour la plupart, des jeunes gens amaigris, pâlis, mais résolus et calmes.

Ils semblaient avoir beaucoup souffert, mais ils n'étaient pas découragés.

Quand ils se seront remis de la dure campagne qu'ils viennent de faire et des privations qu'ils



LE « JUIF POLONAIS » A L'OPERA-COMIQUE (Dessin inédit de Ch.-B. de Jankowski.)

L'Opéra-Comique vient de remonter, avec une mise en scène toute nouvelle de M. Gheusi, le *Juif Polonais* de M. Camille Erlanger. M. Jean Perrier a réalisé une création saisissante de Mathis, directement à l'avant-scène, dans une lumière fantomatique. La scène du crime, jouée, vécue, devant le tribunal spectral du songe de Mathis par le grand artiste restera, dans les annales du théâtre, comme une des plus dramatiques du répertoire.

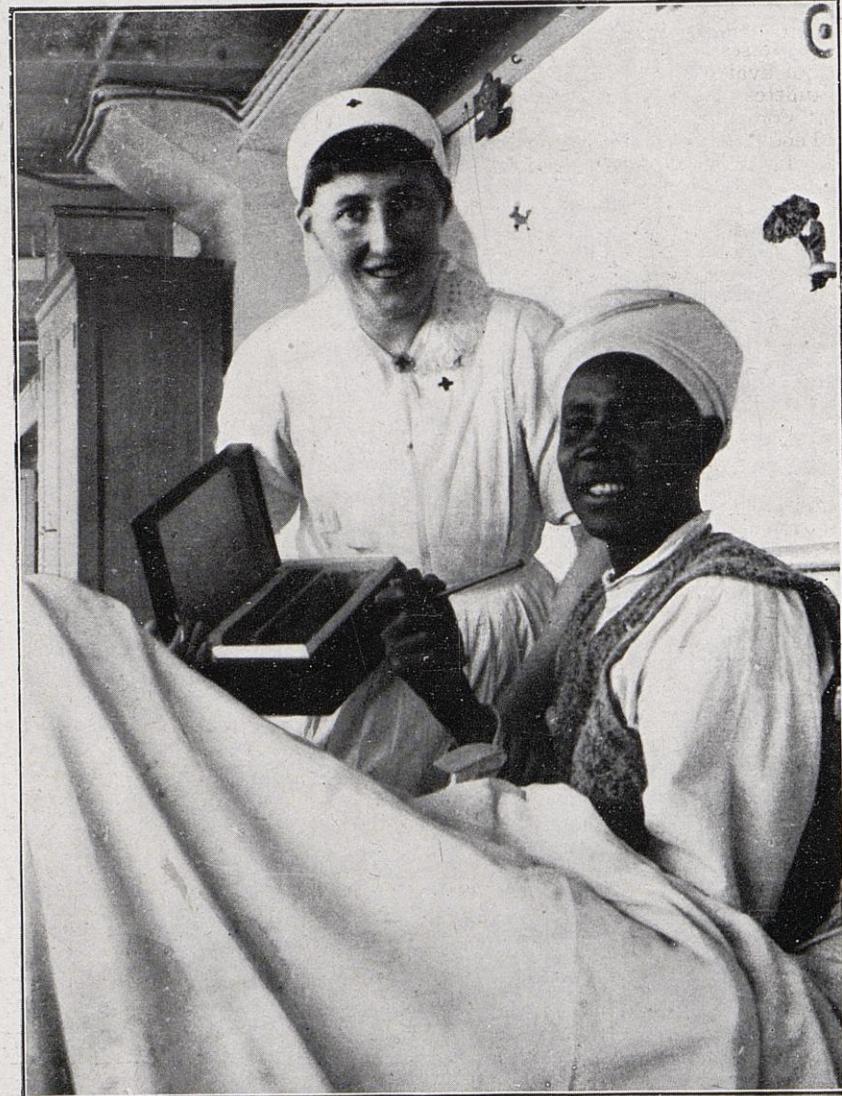
(Voir notre article de Critique musicale à la page 112.)



LE BATEAU-HOPITAL, A SALONIQUE. — Comme le font, avenue des Champs-Élysées, les gracieuses infirmières des hôpitaux parisiens, — les dames de la Croix-Rouge, qui soignent nos blessés d'Orient à bord du bateau-hôpital *Charles-Roux*, vont prendre quelques minutes de repos sur le pont du navire.



Ce brave Sénégalais — grand blessé auquel on dut couper la jambe — commença à sourire lorsqu'on lui rendit sa bonne vieille pipe et lorsqu'on lui permit de fumer.



Mais sa bonne humeur et sa gaieté devinrent éclatantes lorsqu'on lui procura ce dont, depuis si longtemps, il avait une folle envie : un jeu de loto ! (Le loto, paraît-il, serait d'origine africaine.)

LA CATASTROPHE DE SAINT-DENIS

La semaine dernière fut décidément celle des événements déplorables. Après la venue des zeppelins, nous eûmes à déplorer un accident de chemin de fer qui fut très grave, mais que tout d'abord on avait cru devoir être un véritable sinistre.

Le rapide de Calais, qui doit régulièrement passer en gare de Saint-Denis à sept heures, arriva en vue de cette ville avec un retard d'un quart d'heure environ. A peine dépassa-t-il la gare et arriva-t-il à proximité du pont de la Révolte que la machine dérailla sur la gauche, entraînant avec elle quatre wagons. La vitesse du train était si considérable (80 à 90 kilomètres à l'heure) que les trois voitures de queue quittèrent les rails vers la droite dans un mouvement giratoire. Les voitures renversées et brisées ne formaient plus qu'un inextricable amas de ferraille d'où partaient les cris déchirants des femmes et des enfants. Presque aussitôt les réservoirs contenant le gaz destiné à l'éclairage prenaient feu, et en quelques instants l'incendie gagnait tous les wagons renversés. Les pompiers de Saint-Denis, aussitôt prévenus, organisaient les premiers secours. A eux se joignaient les pompiers de la Compagnie générale de construction, les employés de la voie, des militaires, des zouaves qui d'un même élan faisaient des prodiges pour maîtriser les flammes ou arracher du brasier les victimes.

Au premier signal étaient accourus MM. Delaney, préfet de la Seine; Laurent, préfet de police; Adrien Mithouard, président du Conseil municipal; Fontaineilles, directeur des Chemins de fer au Ministère des Travaux publics; Sartiaux, ingénieur en chef; Philippe, maire de Saint-Denis; Abram et Laurent, commissaires de police de Saint-Denis; Sarrazin, chef de gare de Saint-Denis, etc.

La partie du train déraillé est celle qui a été rattachée au rapide à Amiens. La nouvelle de l'accident se répandit rapidement à Saint-Denis, situé à 600 mètres. Les autorités, la foule, les ouvriers mobilisés des usines voisines accoururent.

A 22 h. 30, les soldats soulevèrent avec des crics les wagons et dégagèrent les corps des victimes.

Les wagons ne formaient plus qu'un amas de débris calcinés. Les victimes, recueillies dans des draps, ont été déposées à la gare de Saint-Denis. Des trains ont transporté à Paris les blessés; les plus sérieusement atteints ont été conduits à l'hôpital de Saint-Denis.

Le spectacle était terrible et saisissant.

La locomotive du rapide était renversée du côté du tender. Le fourgon qui suivait, télescopé par le brusque arrêt du train, était entré dans un autre wagon de première, qui fut renversé complètement et démolie. Un wagon de deuxième classe et trois wagons de troisième classe avaient été également renversés. Les voyageurs des wagons de queue, qui avaient été projetés hors des rails en étaient quittes pour quelques blessures et contusions.

Comment s'était produit l'accident? Voici ce que l'enquête a paru démontrer:

Les mécaniciens et chauffeurs des deux trains entrés en collision sont hors de cause: les responsables sont les hommes chargés de la manœuvre des wagons. Quelques instants avant que n'arrive le rapide de Calais se dirigeant sur Paris, un train de marchandises circulait sur une voie adjacente. Celui-ci avait détaché un de ses wagons qui devait rester sur une voie de garage.

Par suite de la déclivité du sol, la voiture qui n'avait pas été calée se mit à rouler toute seule et vint heurter violemment le train de marchandises qu'il prit de côté. Le wagon de marchandises quitta les rails et fut rejeté avec force sur la voie d'à côté. La fatalité voulut qu'à cet instant précis arriva à toute vitesse l'express de Calais qui reçut, tel un bolide, la voiture soulevée avec violence et arrachée des rails par le train de marchandises. La locomotive du train de Calais se renversa, les tuyaux des réservoirs à gaz crevèrent et l'explosion puis l'incendie firent leur œuvre.

La plupart des morts ont été tués par le choc, résultant du contact des wagons contre la machine et le tender renversés, choc qui fut épouvantable. Le rapide a été littéralement disloqué: les wagons se sont télescopés, montant les uns sur les autres, quant à l'incendie il n'a, à proprement parler pas fait de victimes.

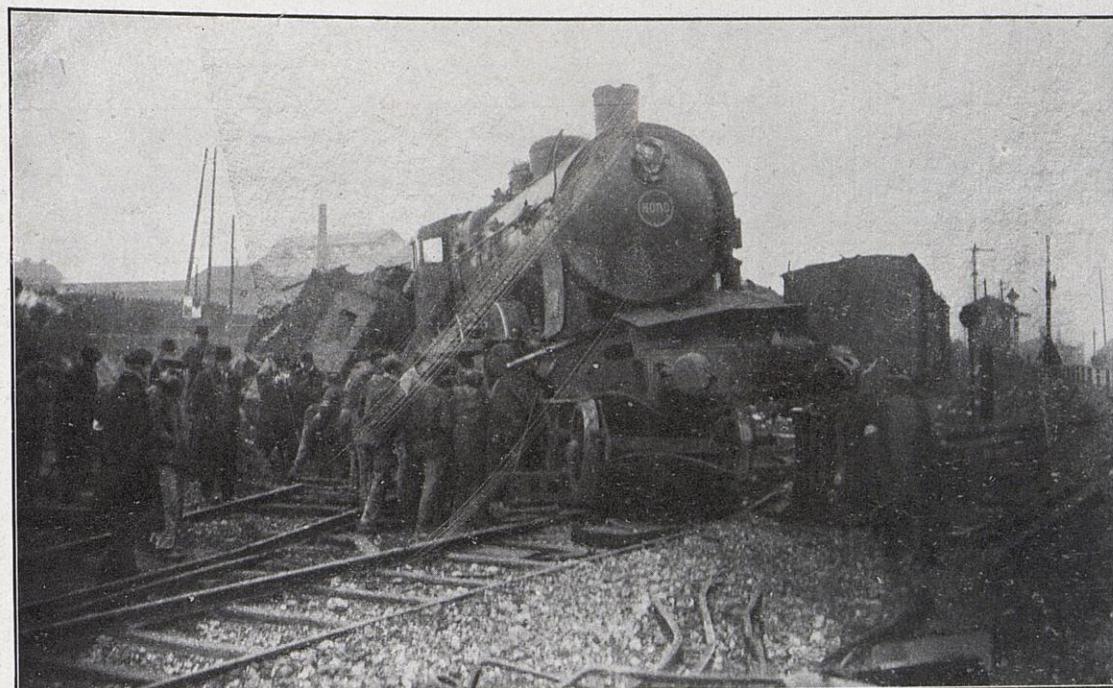
Ce sont des wagons de 3^e classe, placés en tête du train, qui ont pris feu. Ces wagons étaient éclairés au gaz. Ils contenaient, heureusement, peu de monde, dans ce train de luxe.

Les voyageurs, qui avaient résisté au choc, ont tous pu s'échapper.

Détail singulier: entre des fragments de vêtements de femme carbonisés, on a retrouvé intact, un livre que lisait une voyageuse; ce livre était: la *Lumi're qui s'éteint*, de Rudyard Kipling.

Le nombre des victimes s'éleva à quinze morts. Trente-cinq blessés furent admis ou pansés à l'hôpital de Saint-Denis.

Très rapidement on déblaia les voies obstruées. On remplaça les rails, la circulation des trains fut rétablie; bref le déblaïement du lieu du sinistre n'avait apporté aucun retard appréciable au transit général.



La locomotive du rapide Calais-Paris, qui a déraillé.



Quelques-uns des wagons du train, dont les premières voitures furent complètement broyées.



L'aspect que présentaient les voies peu après la catastrophe.



UNE PETITE VISITE DU COLONEL A SES HOMMES. — Le colonel a été faire une tournée d'inspection sur certain point du front. La route est déserte... A droite, des trous recouverts de branchages..... Mais quelqu'un crie : « Voici le colonel ! » Les branchages s'écartent et de tous les trous sortent les soldats qui s'empressent à venir saluer leur chef.



LE GÉNÉRAL DE JILINSKY AU FRONT. — Le colonel d'Osnobichine, Directeur du service des Ambulances russes, et M. de Wieniawski, délégué, ont présenté au général de Jilinsky, délégué en France du Grand Etat-major russe, une des sections sanitaires automobiles de l'ambulance russe, qui est en fonction sur le front.



LES CHATEAUX-FORTS ALBANAIS. — Cette demeure fortifiée, vrai nid d'aigles, où l'on peut se retrancher et défier pendant des semaines les assiégeants, est située à Marian, aux environs de Bérat.

AU PAYS D'ALBANIE

En raison de sa physionomie, de son intense couleur locale, de ses mœurs particulières, de ses coutumes et de ses traditions pieusement conservées, comme aussi, à cause du costume original de ses habitants dans le décor abrupt et sauvage du terroir tout bosselé de hautes montagnes, l'Albanie semblait naguère aux rares touristes qui se risquaient à la parcourir, une manière de pays d'opéra-comique. Les événements actuels vont, sans doute, modifier à bref délai cet état de choses, et du reste, depuis l'aventure du prince de Wied qui, l'on s'en souvient fut appelé à régner sur cette contrée, et dut abandonner son trône assez brusquement, elle a eu le contre-coup des perturbations qui agitent l'Europe, et d'après les dernières nouvelles, elle paraît appelée à devenir le théâtre d'importantes opérations lorsque les Autrichiens se sont avancés à quarante kilomètres de Durazzo, lorsque les Bulgares opèrent dans le sud avec l'intention d'opérer leur jonction avec les Autrichiens, lorsqu'enfin, les Italiens semblent renoncer à défendre Durazzo, se replient et se fortifient sur Vallona, où l'on peut penser que s'engagera la lutte.

En attendant, les débris de l'armée serbe y ont cherché un refuge, et toutes ces circonstances attirent en ce moment l'attention sur cette petite province de la Péninsule balkanique dont on pouvait dire, il n'y a pas bien longtemps encore, que « le Sahara était mieux connu, et le Thibet, à peine plus mystérieux ».

Dans un ouvrage très documenté et tout récent, puisque c'est en 1914 qu'il a paru, M. Frédéric Gibert a fourni de fort intéressantes indications sur ce pays et sur ses habitants. Il résulte de ses obser-

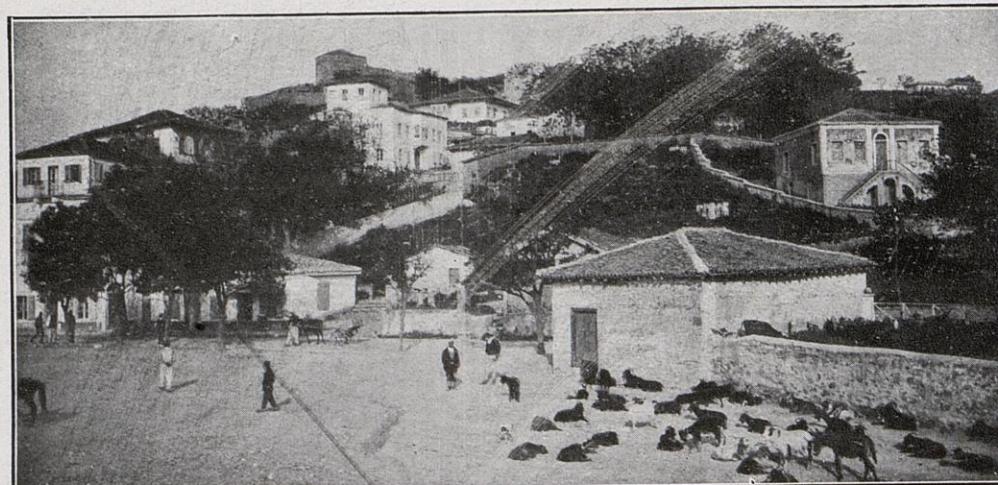
vations que le peuple albanais est « intelligent et puéril, chevaleresque et fâlon, généreux et voleur, pieux et dénué de religion, foncièrement paresseux et pourtant curieux de choses pratiques ».

Quoique chérissant son sol natal, il n'a pas le sentiment de sa nationalité.

Que si l'on s'étonne de telles anomalies, elles s'expliquent par la mentalité nationale que trois mots peuvent résumer : pauvreté, ignorance, impulsivité.

L'Albanie est un peuple resté enfant. Mais tout porte à croire qu'elle pourra quelque jour prendre rang parmi les nations civilisées si une énergique impulsion lui est donnée, avec prudence et sagesse, dans la voie de l'ordre et de l'instruction. Cette impulsion, qui donc la donnera ? C'est le problème dont l'avenir apportera la solution.

Parmi cette race de montagnards, les Mirdites forment une sorte d'aristocratie publique



La grande place et le quartier riche de Durazzo.



Les quelques corps monténégrins qui sont passés en Albanie.

et militaire dont les chefs rappellent les rois homériques. Ils pratiquent très largement l'hospitalité selon la manière antique. Lorsqu'on est introduit chez l'un d'eux, il vous invite à prendre place au foyer. Tout le monde s'accroupit sur les nattes qui recouvrent le sol et le frugal repas est servi. Le cérémonial veut que l'hôte accueilli laisse un peu de ce qui lui est offert dans son écuelle, pour témoigner qu'il a trouvé de tout en abondance.

N'allez pas imaginer toutefois que l'on pénètre aisément chez les Albanais. Pour traverser les districts montagneux, c'est toute une affaire, au contraire, et entre autres précautions à prendre, il faut bien se garder de paraître venir dans l'but d'implanter une influence étrangère, ou de s'informer des ressources de la région.

Il ne faut prendre des photographies qu'avec prudence, et craindre d'effrayer la susceptibilité des Albanais qui est très sourcilleuse. La plupart des voyageurs qui ont parcouru l'intérieur ont tous été d'accord pour en reconnaître l'insécurité, et les topographes et les ingénieurs, chargés des études préliminaires pour l'établissement des chemins de fer, ont fait chorus.

On a objecté que les Albanais ne forment pas une *nation* dans le sens habituel du mot qui comporte « une réunion d'hommes centralisés autour d'un idéal et d'un pouvoir communs ». On les voit disséminés au sein de populations hostiles, fractionnés en une infinité de clans presque toujours ennemis, partagés entre des confessions religieuses différentes, n'ayant conscience ni de leur nationalité, ni de leur unité.

Il convient, en revanche, de considérer les circonstances dans lesquelles ils sont placés, en raison de leur vie dans un pays sauvage, cloisonné, peut-on dire, par des montagnes infranchissables où ni chemins, ni sentiers ne sont tracés, établis sur la route entre l'Occident et l'Orient, parcourue par tous les peuples qui se le sont disputés.

C'est donc miracle qu'ils aient conservé leur caractère ethnique,



La principale rue de Vlora.

malgré tant de difficultés et d'obstacles, et s'ils l'ont gardé aussi pur, on conviendra que c'est tout à leur honneur.

Si les partisans de l'autonomie dont on a cherché à les faire bénéficier en dernier lieu et qui se basaient sur cette idée qu'ils pourraient devenir gouvernables, ont été déçus, c'est sans doute que le prince de Wied n'a pas su réaliser le programme dont ils avaient rêvé.

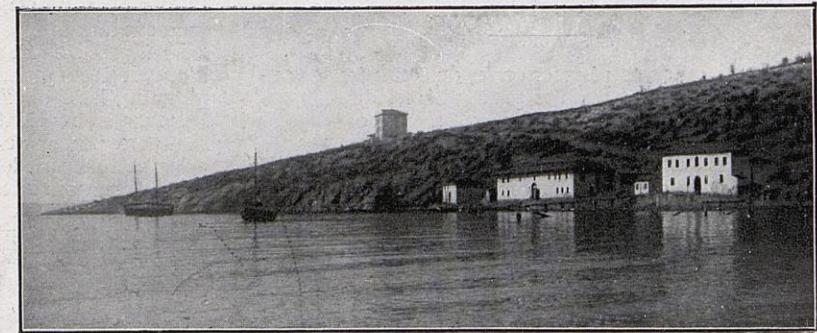
Un diplomate belge avait indiqué alors un moyen de restreindre les dangers internationaux qui pourraient naître d'une Albanie autonome, en neutralisant la *nouvelle* principauté et en conservant la formule : l'Albanie libre dans les Balkans indépendants.

Il est évident qu'une telle neutralisation appliquée à ce pays aurait été, ainsi que M. Gilbert le note, un puissant facteur d'équilibre et d'apaisement dans l'Europe orientale. Mais qu'est-il advenu de cet espoir, lorsqu'à l'heure qu'il est, tout est remis en question par la chute du trône éphémère sur lequel un titulaire d'occasion n'a pas même eu le temps de s'asseoir.

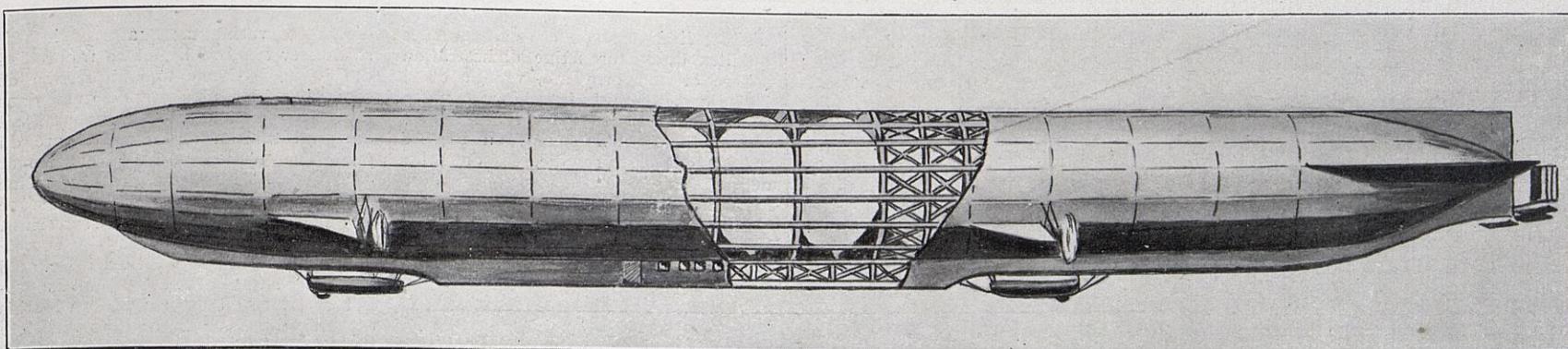
P. DE C.
P. S. — Aux dernières nouvelles, on nous apprend que la presque totalité de l'armée serbe, qui s'était retirée à travers l'Albanie et le Monténégro sous la formidable poussée des Austro-Allemands et des Bulgares, serait dès à présent sauvée. L'entreprise a réussi en dépit d'incroyables difficultés, lorsqu'il s'agissait d'évacuer une armée dépourvue de tout et qu'il fallait apprivoiser et vêtir. C'est vers Corfou qu'on a dirigé ces braves, à raison de sept à huit mille par jour, et que l'on embarque, soit à Durazzo, soit à Vlora. Avant que la progression autrichienne ait pu l'en traverser, il est permis de penser que l'évacuation complète sera effectuée. L'on aura réussi à sauver de la sorte de cent à cent-vingt mille hommes, soit deux corps d'armée, reconstitués, équipés, pourvus de tout le matériel nécessaire et qui, pouvant être mis à la disposition du général Sarrail, apporteront un précieux renfort à la vaillante armée qu'il commande.



La rade et le port de Durazzo.



Le port de Saint-Jean-de-Medua.



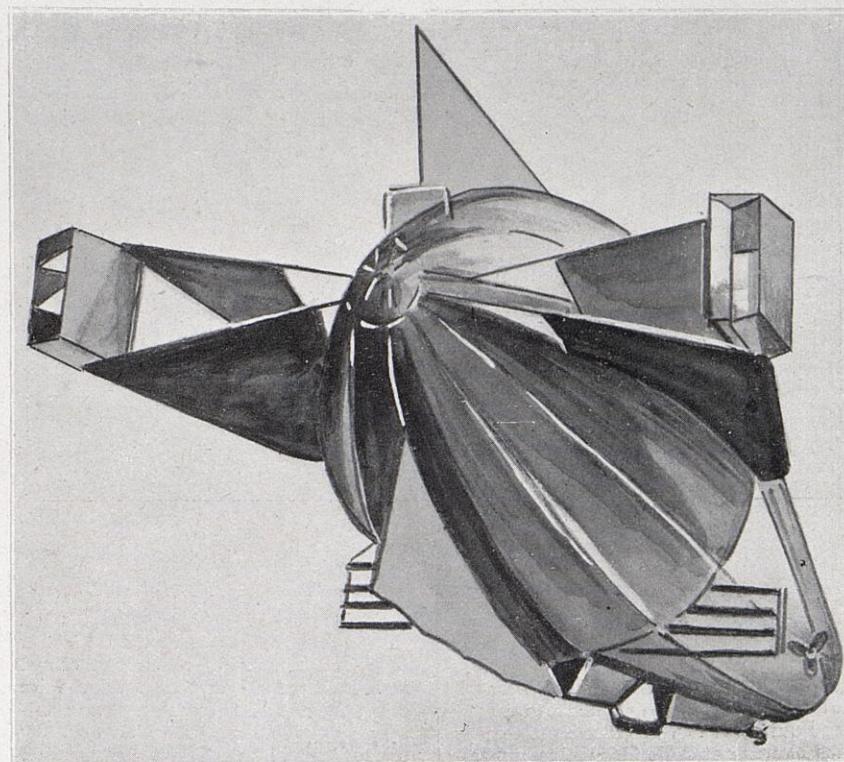
Vue de profil du nouveau type de dreadnought Zeppelin que les Allemands viennent de construire.

LES NOUVEAUX ZEPPELINS

Les Allemands, ne pouvant utiliser leurs vaisseaux immobilisés dans le canal de Kiel, cherchent une revanche en faisant donner leur flotte aérienne, et la recrudescence d'activité dont témoignent leurs incursions à Paris, en Angleterre et à Salonique, remettent la question du danger des zeppelins à l'ordre du jour. Le type initial laissait fort à désirer, et l'on se souvient des déboires de l'inventeur lorsqu'au début, la plupart de ses essais étaient suivis d'une catastrophe.

Loin de se décourager le comte Zeppelin s'acharna, et il modifia une dizaine de fois la disposition de ses formidables engins meurtriers. Dès avant la guerre, il en préparait la construction, dans le plus grand mystère, et telle fut l'origine des « superzeppelins » destinés à de longues randonnées, tandis que les « zeppelins » tout court ne servent qu'aux besoins du front et aux expériences peu éloignées.

La forme du « superzeppelin » n'est plus celle du crayon ou du cigare, mais celle du poisson, un poisson kolossal dont le volume représente trente-deux mille mètres cubes, qui peut tenir l'air durant douze heures, à une vitesse de cent kilomètres à l'heure, voire de cent



Vue de l'empennage arrière et des gouvernails du Zeppelin.

quinze à cent vingt kilomètres, tandis que ses prédecesseurs ne dépassaient point quatre-vingts kilomètres.

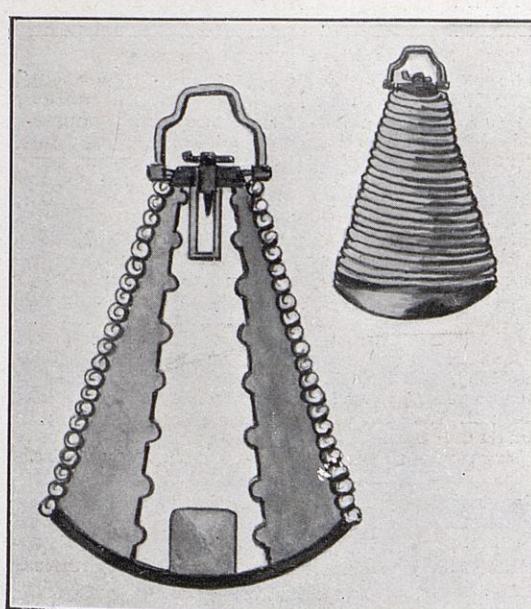
Trois minutes suffisent au monstre pour gagner une altitude de sept cent soixante mètres, et six minutes pour atteindre quatre mille mètres, hauteur où il réussit à se maintenir et à naviguer aisément.

L'équipage d'un « superzeppelin » varie entre dix et vingt-cinq hommes, et il emporte de mille à douze cents kilos d'explosifs. Il est muni d'un projecteur électrique de quatre mille bougies. En outre, par un raffinement d'ingéniosité, les Allemands ont réussi, au moyen d'un certain enduit étendu sur l'armature, à rendre l'aéronef presque invisible, même en plein jour et même à une faible hauteur.

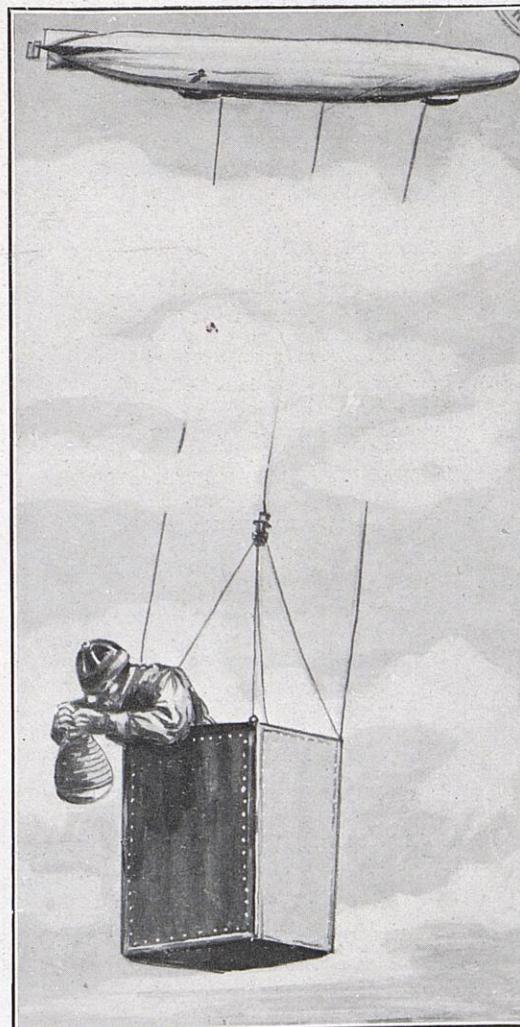
Tel est l'ennemi nouveau contre lequel nous avons à nous défendre.

Certes on pourrait songer comme quelqu'un l'a proposé, à détruire ces immenses dirigeables boches dans leurs hangars lorsqu'ils y sont au repos ; mais nos équipes multiples d'avions porteurs de bombes, armés de mitrailleuses et de canons pourront aussi, nous n'en doutons pas, tenir en respect les « superzeppelins ».

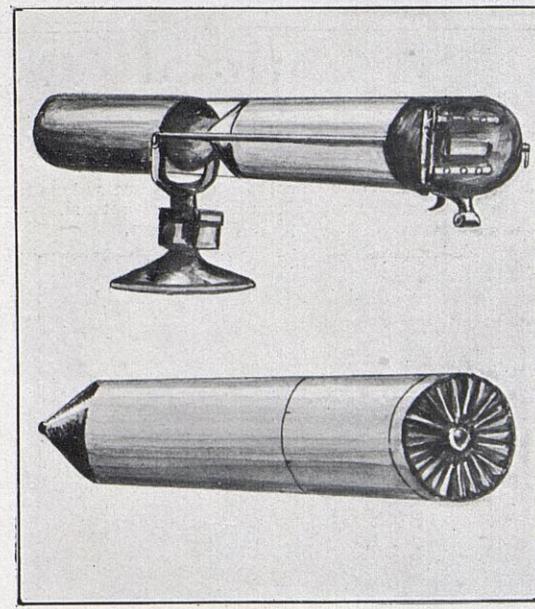
A. B.



Bombe incendiaire allemande.



Nacelle blindée pour descendre un tireur, tout en laissant l'aéronef hors de portée.



Tube lance-torpille, et sa torpille.

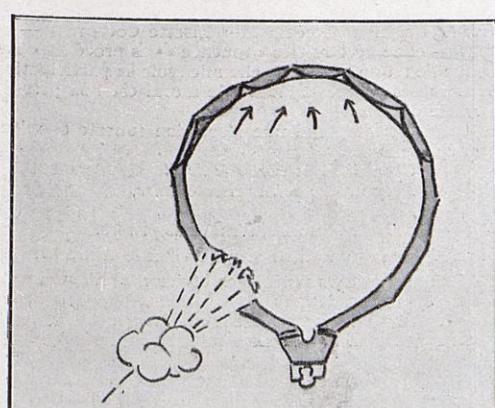


Schéma indiquant comment il faut toucher un Zeppelin pour obtenir le dégonflement.

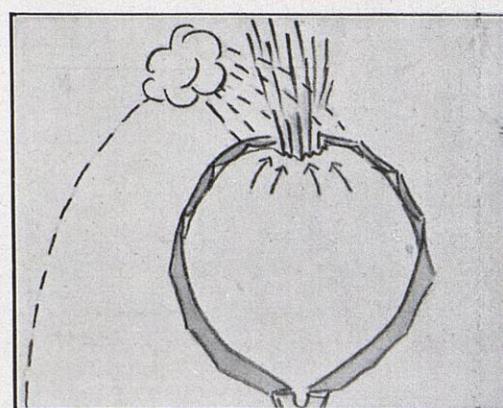


Schéma indiquant un autre point vulnérable du Zeppelin que l'on veut abattre.

THÉATRES

THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE. — Le *Juif Polonais*, conte populaire d'Alsace, en 3 actes et 4 tableaux, d'après Erckmann-Chatrian. Poème de MM. Henri Cain et P.-B. Gheusi. Musique de M. Camille Erlanger.

Cette adaptation musicale fut créée à l'Opéra-Comique en 1900, qui fut l'année de l'Exposition, l'année pendant laquelle nous commençâmes à sentir des mains rapaces se glisser dans toutes nos poches, se tendre surnoisement vers toutes les sources de notre fortune nationale.

Depuis cette époque, l'effort allemand ayant soudainement renoncé à la douceur, s'est exercé à découvert, en recourant à tous les moyens militaires et aussi à toutes les barbaries. On ne cesse jamais de penser à celui qui prit cette résolution brusque en août 1914. Que doit-il penser maintenant? Que peut-il redouter des siens, dont il a rendu vains les lents travaux d'approche et anéanti les espérances? S'il parvient encore à leur cacher cette ruine, il sait bien qu'elle est certaine, et qu'elle ne dépend plus que du temps. Il doit sentir de plus en plus lourdement l'angoisse et la terreur qu'inspire au criminel la découverte immédiate de son forfait.

C'est sur une angoisse semblable que la pièce de l'Opéra-Comique est bâtie; quand nous voyons souffrir l'aubergiste Mathis, notre esprit va aisément et comme malgré lui du petit au grand, de l'anecdote à la page d'histoire contemporaine.

Mathis a commis un crime, un seul. Acculé à la faillite, il a traîtreusement assassiné un voyageur qu'il savait riche. De plus, il a réussi; l'argent mal acquis lui a profité. Il est le plus riche du pays, il jouit d'une impunité complète, sans qu'aucun soupçon l'ait jamais effleuré. Même, il ignore le remords; un seul sentiment l'entraîne et ira jusqu'à causer sa mort, c'est la crainte du châtiment.

Qu'éprouverait-il donc si, de condition plus haute, il pensait, si peu que ce fût, aux souffrances de celui qu'il a assommé d'un coup de hache, au détour du chemin, après lui avoir souhaité bonne route?

A l'époque d'Erckmann-Chatrian, on

se préoccupait peu des états d'âme dont on se soucia peut-être trop par la suite; l'histoire adroitement contée suffisait à intéresser le public. Paulin Ménié joua triomphalement la pièce que M. Got interpréta ensuite à la Comédie-Française et qui eut enfin les honneurs de l'adaptation musicale. Un jeune compositeur, M. Erlanger, connu par le succès de sa belle légende symphonique de Saint-Julien l'Hospitalier, et non découragé par le faible succès de *Kermaria*,

d'alors, il faut reconnaître de grandes qualités de facture: Une orchestration sonore et non bruyante, touffue et si légère que la voix la franchit sans peine une jolie évocation dans les rythmes, si compliqués qu'ils soient, un respect suffisant de la prosodie, et, dans les détails, un soin minutieux qui doit ravir le metteur en scène.

A la reprise actuelle, on a profité habilement des progrès de l'électricité pour modifier de façon curieuse le tableau



Le Parlement Canadien détruit par les flammes.

appliqua au *Juif Polonais* les méthodes musicales en vogue, se servant abondamment des leit-motives, et des modulations chromatiques; tant de richesse scientifique ne paraît pas s'accorder tout à fait avec le livret, les clochettes du traineau qui porte le Juif Polonais sonnaient plus clairement et de façon plus impressionnante, au-dessus du simple dialogue des acteurs, que lorsqu'elles prétendent lutter avec tout l'orchestre. Mais ces restrictions faites, et sans oublier ce qui était nécessaire par l'état d'esprit

connu du cauchemar et de la mort de Mathis, dans la chambre écartée où celui-ci s'est réfugié craignant de laisser échapper un mot qui révèle son crime. Le mur du fond disparaît pour faire place à la salle du tribunal, à peine éclairée; on y devine, plutôt qu'on ne les y voit, les juges, les gendarmes, et, ensuite, le songeur, celui-ci qui endort le patient et le force à parler, l'hypnotiseur, dirait-on maintenant. Des différences de teintes dans l'éclairage des plans successifs produisent sur la physionomie de Mathis

d'étranges variations; quand on le voit se dresser sur son lit, et se rapprocher des juges, il donne une impression de souffrance bien plus grande que dans la version ancienne, où il apparaît dans un tableau nettement séparé du précédent. C'est bien à son cauchemar que nous assistons, dans la pièce même où il comptait dormir, et il a la scène entière pour vivre de nouveau son crime.

Avec quel art M. Jean Périer évoque cette affreuse reconstitution! De quel geste il saisit la hache et frappe! Le parfait artiste qu'il est a tracé un Mathis digne de son Scarpia; ainsi se complète le beau tryptique, où déjà figuraient son Pelléas et son Marouf. Une telle diversité fait de M. Jean Périer un artiste tout à fait à part, un des plus complets que nous connaissons.

Possesseur d'une voix charmante qu'il dirige avec un art incomparable, il est un comédien avisé et sûr. Il triomphera dans l'opérette, et *Véronique* est un de ses joyaux; il se fit acclamer au Châtelet, dans un rôle de vieux savant; à l'Athénée, il dessina un extraordinaire couturier moderne. Toujours, il sait être le personnage qu'il a à représenter, sans cependant cesser d'être lui-même, avec ses intonations pénétrantes, ses gestes précis et justes, sa physionomie tourmentée et évocatrice.

Auprès de M. Périer, l'interprétation fort homogène groupe entre autres Mme Brohly, artiste consciente, qui depuis longtemps brille dans les seconds rôles avec assez d'éclat pour mériter maintenant les premiers; M. Audoin, dont la voix est belle, la diction et le jeu excellents; Mme Favart, échappée de l'opérette où elle aurait facilement gardé le premier rang; si charmante qu'elle soit en Suzel, on se demande si elle a été sagement inspirée, l'avenir lui donnera raison si le goût du public, dont nul ne saurait préjuger, en ce moment, se porte vers un genre qui participerait de la légèreté de l'ancien opéra-comique, en se conformant en même temps au souci de la forme et du détail pratiqués dans les drames lyriques auxquels nous nous étions accoutumés sans joie. Marouf avait donné à cet égard une indication précieuse qui avait ravi tous les amateurs de musique pensée et écrite à la française.

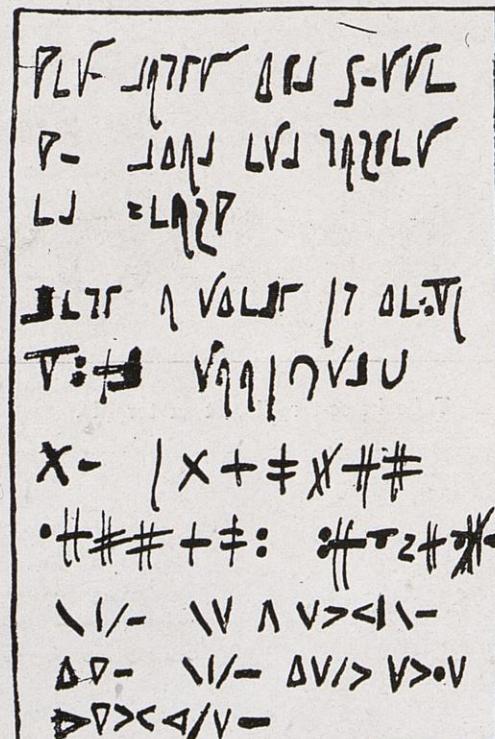
Marcel FOURNIER.

NOS CONCOURS

DEUXIÈME CONCOURS DE FÉVRIER

CHIFFRE DIPLOMATIQUE

Reconstituer 4 vers auxquels les circonstances donnent de l'actualité, et donner le nom des quatre auteurs.
N. B. — La clef change pour chaque vers.



CONCOURS DES ŒDIPES-SPHINX

PETIT PROBLÈME DE DROIT INTERNATIONAL
Par Lisette Cochard, infirmière à la 1^{re} armée serbe, à Corfou.

Deux pauvres Serbes aveugles ont un frère, appelé Mirko. Or, ce même Mirko, interrogé, déclare n'avoir pas de frère.

Et, de fait, après enquête, on constate qu'il a raison, Mirko n'a pas de frère.

Que sont à Mirko les deux pauvres Serbes aveugles?

CHARADE-SONNET
Proposé par Jean Guenelle.
Premier Chagrin.

Dans les sentiers de la forêt sauvage
Où vit en paix le fauve carnassier
Je rencontrai dame au galbe princier!
O doux portrait! O ravissante image!
Et je la vis conduisant son coursier,
Cheval xxxxxxxx, avide de carnage,
Caracolant tout écumant de rage,
Puis, maîtrisé, rongeant son frein d'acier.
Moi, pauvre xxx, xxxx comme un tire-laine
J'osai lever sur elle un œil vainqueur!
Et je sentis battre mon pauvre cœur!
Un jour j'appris qu'Eva la châtelaine
Etais partie avec le beau Dunois
Oui..., je pleurai pour la première fois!

SOLUTION DE LA CHARADE FANTAISISTE
Proposée par Bobby.

AMPÈRE — MISSION = En permission.

Réponses reçues :
L'Œdipe du Mans ; Marius, de Marseille ; Nauticus ; Terminus, à Castelmorin ; Paul Descoutures.

SOLUTION DE L'ÉNIGME
Proposée par le Café de la Place d'Armes, à Roanne.
L'aiguille des minutes d'une montre.

Réponses reçues :
La banquette et l'aéroviseur ; Marius, de Marseille ; Nauticus ; Comtesse de Mormoileuil ; L'Œdipe du Mans ; Terminus, à Castelmorin.

SOLUTION DU 5^e CONCOURS DE JANVIER

LOGOGRIFFE COMPLIQUÉ DE VINGT COQUILLES

Sur cinq pieds je suis île, île encore avec quatre,
Toujours île avec trois, et si tu veux abattre
Quelques pieds de mes noms pour en trouver la clef
Roge toujours la queue et respecte le chef ;
Enfin, sur mes trois pieds, et sur cinq, et sur quatre,
L'Atlantique toujours de ses flots vient nous battre.

Mots : FEROE, FERO, FER.

Réponses reçues (max. 10) :

L'Œdipe du Mans (10) ; Comtesse de Mormoileuil (10) ;
Un Rural (6) ; Breizadez (10) ; Lignères, Carcassonne (7).

Solutions diverses reçues tardivement :

Lisette Cochard (la charade de M. Pons, l'Énigme de l'Infirmier de la 9^e, une interprétation personnelle du losange du 1^{er} concours de janvier) ; Le Sphinx de Manouba aux armées (4^e concours de janvier (faute) rébus et charade de Patientine) ; P. Descoutures (charade de Patientine rébus, 4^e concours de janvier (max.)) ; Violette de Parme (charade de Patientine et charade fantaisiste de H. Thorel) ; Café de la Place d'Armes, à Roanne (le rébus, la charade de Patientine et le 4^e concours de janvier (max.)) ; Le Polignac du Grand Café, Aix-les-Thermes (rébus et charade de Patientine) ; Bizibi II (rébus et charade de Patientine) ; Mme Philibert (4^e concours de janvier, 1 vers fautif) ; L'Œdipe du Grand Café de Pau (rébus) ; Gabrielle, Café Téo, Louhans (S.-et-L.) (rébus) ; A. Pons, à Tuchan (rébus...) à peu près... comme vous le dites vous-même...) ; Les habitués de l'Express-Hôtel, Perpignan (rébus) ; Un Infirmier de la 9^e (4^e concours de janvier (faute), charade de Patientine et rébus) ; H. Thorel (rébus et charade de Patientine) ; Le vieux du Café cosmopolite, Eysian-les-Bains (rébus) ; Musico I^{er} (charade de M. Pons, mots janus, charade de H. Thorel, charade de Patientine, marche du cavalier par Lignères).

Francoulon. — Je m'y efforcerai, c'est promis fermement. Mais attendez la fin du concours des Œdipes-Sphinx. Cordialement.

L'Œdipe du Mans envoie ses félicitations chaleureuses à Bobby.

A tous les Œdipes. — Voici d'abord que Lisette Cochard nous salue tous ; elle remercie M. Pons — si Mademoiselle, c'était bien aéro lithé — excusez cette « gaillardise » [...] car combien vous remercieriez plus encore M. Pons quand vous saurez qu'il a trouvé la charade de Patientine, dont le mot était *ver-tu* « si bien dédié à Mme Lisette Cochard » — et Nauticus — et se déclare très « touchée » des procédés « Tuchan » que l'on a pour elle. Et elle m'envoie sa participation au concours des Œdipes-Sphinx : le moral est bon près de notre armée d'Orient [...].

Une autre femme prend une résolution funeste et m'envoie son épitaphe :

Chers Œdipes portez le deuil
Pour ne pas peiner Alec Cendre,
La Comtesse de Mormoileuil,
Fraîche et blonde, vient de se pendre.

Elle renaîtra sous un autre nom, je veux le croire!...

— J'ai reçu plusieurs problèmes et jeux, dont quelques-uns excellents seront insérés, mais patience jusqu'à la fin du concours des Œdipes-Sphinx s'il vous plaît.

— Je demande de l'indulgence pour les Œdipes-Sphinx : vous en êtes tous, soyez charitables les uns pour les autres : vous échangez sans le savoir des reproches bien cruels!... Gardez toute votre sévérité — vous ne vous en faites pas faute d'ailleurs — pour quelqu'un qui ne vous en a nulle rancune, votre vieil Alec Cendre.